

Tu marches parce que les gens marchent ici / La mort et ses accessoires sont comestibles (extraits)

Claudie Bellemare

Numéro 7, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bellemare, C. (2018). Tu marches parce que les gens marchent ici / La mort et ses accessoires sont comestibles (extraits). *Entrevous*, (7), 26–29.

je vois la lame du premier fleuve ses profondeurs celles
qui nomment les odeurs femme homme refuge je laisse aux
sombres les solides à dépecer nous n'avons pas encore la
voix nous en consommons la narration

J'ai, vois-tu, la barbarie heureuse et professionnelle.
Dans mon lit, à sept ans, le dimanche matin, j'appelais mille fois
les mots *mort* et *faim*.

toutes les mines en pleine cambrousse les murs tombent le
jour reste à l'extérieur ma silhouette est remplie de résidus
le retour à la vie des roches plein la tête la vigilance s'allège

Marcheurs froissés,
je suis de sang et de bon massacre.
Et supposez que personne ne viendra jamais réclamer le squelette
ni le cœur.

les oiseaux traversent le ciel d'un trait mais chaque épisode est
différent la nuit va venir maintenant ta caresse mortelle parle
par la plaie de demain bonds sur un sol parsemé de premières
naissances

Je serais la preuve et la fatigue de cette preuve,
plutôt qu'une trace et la qualité de cette trace.
Les courages tiennent lieu de métiers ici.

Cet espace s'ouvre, se referme, se referme surtout.
Oubliant désormais mes jeunes corps,
je redoute le temps où les amours se pendent.

J'espère qu'on m'oubliera.

TU MARCHES PARCE QUE LES GENS MARCHENT ICI

J'ai eu la vie qui a déjà existé.
Aujourd'hui décombres.
Lendemain décombres.
Pourvu que ça ait mon nom.

On me donne le très sévère devoir de ne pas durer.
C'est l'heure de ne pas chercher.

amis vos camouflages sont apparents ça dépasse ça dépasse
lentement

du bois cassé des pommades de la paresse je trie les éclats de
ce qu'on me réserve je bois ta salive quand je n'ai plus soif entre
mes seins et ton torse une famille en brasier la beauté revient de
courir inutilement pour m'essouffler

les tranchées accumulent mes exécutions

Je te criais : devenons grands avant que tu ne deviennes fou avant
que tu ne meures un peu.

Tombons-nous des autres.
Sans contraire sans contamination,
tombons-nous des autres.
Des bévues de fin du monde.

Laisse-moi trembler.
Répète que tu me tiens en laisse.

Je suis la laideur qui te demande de perdurer.

La mort et ses accessoires sont comestibles.

Je raconte cela comme si je m'enduisais de miel et de cauchemars.

Tu connais ma nudité elle va vers le Nord.

pièces d'argent os de l'an mâchoire que tu énumères tu peux me
disputer l'air dans mes poumons te faire couler un bain dans ma
bouche nous possédons un corps aussi long que le jour notre
pubis solaire met en terre une apocalypse incertaine la boue je la
respirais je m'y vautrais

Je devrai sortir de moi-même si tu ne cesses d'entrer.

Nos doigts et nos chambres ne sont plus linéaires.

Tu avais les pages pour ne dire plus jamais.

Je choisis la fuite pour crier ailleurs.

Je suis vide quand je pars au vent.

J'ai brûlé des villes d'enfants pour aimer encore.

les ruines respirent tout ce que j'ai eu les rochers apprennent
nos cris ils mémorisent les temps assassinés la tête tombera
exactement dans le trou dans le cœur des passants c'est après
vous le spectacle

Les fossés cultivent des insectes et des maladies.

La moisissure ravage des populations.

L'image à la bête, l'herbier de méprise.

Je ne sais plus choisir le geste, la douleur, les frontières.